



## GASPARD CHEZ LE PRÉSIDENT

Le visage et le crâne du président auraient enchanté les physiognomonistes des siècles précédents. Front plat : médiocrité, manque d'imagination ; sourcils minces et rapprochés : déficience morale ; yeux creux : goût de l'intrigue ; lèvres contractées : cupidité ; joues tombantes : pratiques masturbatoires ; menton charnu : instincts belliqueux.

Le tout complété par un regard bleu et honnête de menteur exercé.

Agile, il avait cette démarche bondissante, affectionnée par les Américains ambitieux qui entendaient rester souples et sportifs jusqu'à l'agonie ultime.

À en croire les notes de Gaspard, le président l'aimait bien. Il aimait bien l'écouter débiter ses âneries sur la politique que devraient mener les États-Unis pour que, un jour, le monde devienne meilleur. Il aimait bien l'entendre citer des écrivains américains dont il n'avait jamais entendu parler. Il aimait bien son accent à couper la margarine. Il le trimbalait partout avec lui, au grand dam de ses conseillers autochtones. Il l'appelait "mon petit Français", "mon intellectuel", "mon Parisien de Schnock-sur-Boule", "ma grenouille transatlantique", puis, quand il avait pris connaissance au cours d'un dîner avec l'ambassadeur d'Italie de l'existence d'un pays du fin fond de l'Europe, "mon Albanais".

Gaspard acceptait de bon cœur, avec la profonde conviction qui était la sienne : la bêtise était tout compte fait plus fascinante que l'intelligence, bornée par définition.

Boîte d'allumettes avait présenté Gaspard comme un éminent journaliste politique publiant sous divers pseudonymes dans de prestigieuses revues et ayant ses entrées dans les plus hautes sphères politiques. Les hommes du président avaient rapidement découvert la supercherie, avant même l'arrivée de Gaspard, mais le président avait décidé de l'engager malgré tout, comme une sorte de bouffon du roi. Son rôle officiel consistait à rédiger des comptes rendus de la presse française et à écrire des analyses, que personne ne lisait, sur ce que le président appelait les tendances de la politique française.

Une fois sur place, et après deux ou trois passages à la télévision, Gaspard était devenu ce que les Américains d'un certain niveau social détestaient le plus : un Français caricatural. Encore bel homme et intelligent, deux traits supportables en soi, mais exécrables lorsqu'ils vont de pair. Trop élégant. Trop nonchalant dans sa manière de s'asseoir et de croiser les

jambes. Une veste jetée négligemment sur les épaules parachevait la détestation.

*L'esbroufe à la française*, titraient les journaux. Ou : *Un mangeur de grenouilles dans l'équipe présidentielle*. Ou encore, plus ardu : *Un semblant d'élégance remplace-t-il une analyse politique ?*

À l'époque, les journalistes américains jouaient sans cesse les guerres de religions en étrillant quotidiennement les Français et, accessoirement, les Italiens. Ils se délectaient à souligner l'irresponsabilité satisfaite des individus vivant sous la botte papiste, leur moralité avachie, leur paresse hargneuse, leurs revendications outrageuses.

Ceci dit, Gaspard avait également été malmené par les médias de son pays d'origine. Les Français supportaient mal que l'un des leurs puisse assister le président le plus bête de l'histoire de son pays. On vivait à une époque charnière : une minorité des Français croyaient encore aux bienfaits de l'intelligence. Ça n'allait pas durer, mais la promotion de Gaspard était tombée au mauvais moment.

## DIEU ET LES BARBUS

— Moi je crois en Dieu, dit le président.

Je suis un bon protestant.

Les protestants formaient une secte chrétienne devenue religion. Ils ne croyaient pas que le pape soit le représentant de Dieu sur terre, et communiquaient avec Lui directement, sans avoir recours à un truchement.

Plus pragmatiques, les catholiques persistaient à croire que Dieu avait trop à faire avec ses guerres saintes pour s'occuper individuellement de tout un chacun ; ils préféraient s'adresser à l'un des innombrables saints, moins omnipotents mais davantage disposés à s'intéresser à des situations particulières.

Les saints s'avéraient des personnages importants du paradis qui s'étaient illustrés, de leur vivant, par quelque action d'éclat à la gloire de Dieu, en général en mourant dans d'atroces souffrances.

— Tu crois en Dieu, Gaspard ?

Pour un anglophone, il était facile de tutoyer ses conseillers.

— Non, dit Gaspard.

— Alors, tu ne crois pas en l'homme non plus. Quand on ne croit pas en Dieu, on ne peut pas croire en l'homme, qui est sa créature. À moins que tu sois un nazi ou un foutu communiste. Eux, ils croyaient en l'homme sans croire en Dieu. Mais ils ont perdu. C'était inévitable. On ne peut pas croire en l'un sans croire en l'autre.

— Les barbus croient en Dieu, et guère en l'homme, dit Gaspard.

*Barbus* était le terme générique pour désigner les craignants-dieu musulmans qui bombardaient les gratte-ciel américains à l'aide d'avions de ligne et semaient la terreur parmi les mécréants. Les mécréants étaient ceux qui ne croyaient pas en leur dieu. Les barbus se réclamaient de l'islam, une religion conçue tardivement, mais dont le destin semblait être perpétuellement en retard d'une civilisation. Depuis que leur prophète les avait menacés de retrouver des vierges jusqu'en l'au-delà, ils pratiquaient l'acte guerrier en tant que masturbation salvatrice. Ça les rendait à la fois effrayants et ridicules.

Entre eux, les barbus s'appelaient *frères*, en référence subliminale à Adolf le Boche.

— Les barbus, je m'en occupe, dit le président. Je vais leur balancer quelques missiles au cul.

Le président affectionnait la vulgarité lorsqu'il se trouvait en privé. C'était décontracté.

— Crois-moi, ma petite grenouille transatlantique. Ça va être un sacré foutoir.

Les protestants étaient ainsi faits : ils croyaient à la prédestination, et comme, par définition, les élus ne seraient qu'une infime minorité, ils se doutaient bien que leurs chances individuelles demeuraient médiocres. Cela les rendait moroses, et dès l'instant qu'ils disposaient d'armes propres et sophistiquées, ils étaient prêts à faire la guerre à n'importe qui, communistes, barbus, coptes ou animistes.

Le président se frotta le nez.

Il est de ces gestes quotidiens qu'il faut savoir placer dans un roman. Cela humanise le personnage et, par ricochet, l'auteur lui-même.

Le président se frotta le nez.

— En Dieu nous croyons, dit-il.

## DES DEVISES NATIONALES

*En Dieu nous croyons* était la devise des États-Unis. La devise était une formule par laquelle tel ou tel pays indiquait aux autres ce qui lui importait particulièrement. Celle de la Grande-Bretagne était *Dieu et mon droit*. Celle de l'Afghanistan, *Dieu est grand*. Celle de l'Arabie saoudite, *Il n'y a de Dieu que Dieu*. Celle de Nauru, *La volonté de Dieu d'abord*. Celle du Danemark, *L'aide de Dieu, la force du Danemark*. Celle du Chili, *Par la raison ou par la force*. Celle du Pakistan, *Foi et discipline*. Celle du Liban, *Ma patrie a toujours raison*. Celle de l'Autriche, *Il appartient à l'Autriche de régner sur le monde*.

Etc.

En dehors des devises, les pays avaient leurs armoiries, bannières, enseignes, drapeaux. À des occasions solennelles,

ils diffusaient leur hymne, une sorte de chant en leur propre honneur. Il y était question de la mère patrie, du courage des anciens, de leurs combats glorieux, de l'avenir déjà presque présent.

La seule exception à la règle était, à ma connaissance, l'hymne tchèque. Mes compatriotes avaient rarement brillé sur le morne firmament de l'humanité mais, en l'occurrence, ils réussirent un coup de génie. Aucun combat glorieux, aucun courage, aucun avenir dans leur hymne national. Ils avaient choisi pour hymne un couplet lyrique d'une piètre comédie du XIX<sup>e</sup> siècle, couplet chanté par un aveugle qui, muni de sa canne, traversait la scène en se heurtant aux meubles et en chrochant : Où est ma patrie ? Où suis-je chez moi ?

## DE LA CIVILISATION

La devise du Luxembourg était *Nous voulons rester ce que nous sommes*.

## DE L'EMPIRE INCA

Le fait d'admettre l'effondrement d'une civilisation était semblable, selon Gaspard, à celui de concevoir notre propre mort.

*"Nous avons beau être informés, à partir d'un moment relativement précoce, du fait que notre vie ne durera pas éternellement, notre mort, jusqu'à un moment relativement tardif, nous est incompréhensible. Nous savons, mais nous ne saisissons pas. Il en va de même des civilisations. Nous sommes informés de la disparition de l'Empire inca, de la désagrégation de l'Empire du milieu, de l'agonie de l'Empire romain. Mais que disparaisse un jour notre propre civilisation ?"*

Au fil des années, il était devenu, aux yeux de la plupart de ses amis d'autrefois, *trop nostalgique*, c'est-à-dire, la nostalgie étant politiquement classée à droite, passiste, décliniste, réactionnaire, et pour tout dire, *islamophobe*, un mot au goût du jour.

Être de droite signifiait, en gros, défendre l'idée que l'homme est redevable aux valeurs plus ou moins invariables qui lui sont antécédentes ; être de gauche, de croire dans les bienfaits de sa rééducation. Depuis un siècle et demi, les politiques étaient sommés de choisir l'une ou l'autre vision des choses. Les uns et les autres ont inmanquablement échoué, avec autant de vulgarité.

Les phobies étaient jusque-là réservées au vocabulaire psychologique, désignant une crainte déraisonnable ou une aversion instinctive.

<i>crainte de</i>	<i>aversion pour</i>
l'écoulement du temps	les araignées
l'infini	les transports en commun
la nuit	la foule
l'éjaculation précoce	l'espèce humaine
<i>etc.</i>	<i>etc.</i>

Désormais, on s'en servait pour métamorphoser tout désaccord en attitude délibérément hostile. Cela permettait aux tenants d'une opinion de souligner leur rationalité tout en faisant comprendre que leurs opposants n'avaient pas leur place dans une société saine et équilibrée.

Ainsi, les publicitaires traitaient de *publiphobes* les rares résistants à leurs inepties, et les producteurs d'émissions de télévision imbéciles de *mediaphobes* les spectateurs atterrés.

Pour en revenir à l'islamophobie, le glissement sémantique transformait la critique d'une religion particulièrement gynophobe en xénophobie particulière, puis en racisme distinctif.

Un peu comme si un glacier, fier de sa recette, avait fécondé une race d'adorateurs de la glace à la fraise pour ensuite traiter de racistes tous ceux auxquels elle répugnait.

- Tu la manges, ta glace ?
- J'aime pas.
- Raciste !
- Avez-vous pris votre petit-déjeuner ?

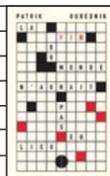
CE N'EST PAS SÉRIEUX

- C'est complètement stupide.
- Plaît-il ?
- Vos comparaisons. La foi en Dieu et la glace à la vanille.
- À la fraise.
- C'est la même chose.
- Pas du tout !
- Ah bon. Si vous le dites.
- Vous voyez !
- Je vois quoi ?
- Que ce n'est pas la même chose. Ce n'est jamais la même chose. Il y a un tas de parfums différents.
- Mais il s'agit pas de glace !
- Comment ça ?

- Il s'agit que vous mettez la foi et la glace dans le même sac !
- Ou dans le même cornet.
- Ah ! J'ai compris. Vous faites de l'esprit. Vous cherchez la provocation. Vous refusez d'échanger.

*Échanger*, un autre mot très à la mode à l'époque. On ne débattait plus, on ne discutait plus, on ne bavardait plus, on ne papotait plus, on ne rigolait plus : on échangeait. C'était un signe annonciateur d'une humanité apaisée. Diffuser des signes d'apaisement était une spécialité de la civilisation européenne depuis qu'elle avait fait sienne le concept de la *prédiction autoréalisatrice*.

- J'échangerai quand je serai devenu échangiste.
- Les jeux de mots idiots n'ont jamais fait avancer les choses. Vous n'êtes pas sérieux et vous vous moquez des choses sérieuses. C'est pas sérieux.
- Qui a décrété que la glace à la fraise n'était pas une chose sérieuse ?
- Vous voyez, vous recommencez.
- D'accord, inversons le raisonnement : qui a décrété que la foi était une chose sérieuse ?
- C'est dans la nature humaine.
- Donc, pas de décret ?
- La foi n'a pas besoin de décrets.
- Permettez. Je ne parlais pas de la foi. Je parlais de la foi en tant que chose sérieuse. Nuance.
- Je ne vois pas la différence. Sur votre lit de mort, vous n'en verrez pas non plus.
- Je connaissais quelqu'un qui avait demandé sur son lit de mort qu'on lui apporte un cure-dent. C'étaient ses dernières paroles. Croyez-vous qu'il n'était pas sérieux ?
- Et voilà. Des cure-dents, maintenant.
- Il aurait aussi bien pu demander une glace à la fraise.
- Mais arrêtez avec votre glace à la fraise !
- Ah ! Là, c'est vous qui refusez d'échanger !
- Je n'échange pas avec les provocateurs !
- Trop facile !
- Sans foi, l'humanité serait foutue !
- Je suis d'accord. Plus ou moins. Reste à savoir quelle foi, et en quoi.
- Certainement pas en la glace à la fraise !
- Pourquoi donc ?
- Parce que c'est pas sérieux !



La fin du monde n'aurait pas eu lieu de Patrik Ouředník, éditions Allia, 2017, 10 €.

